

Marius Daniel Popescu – l'écrivain à l'en-vers et à l'en-vie

Liliana FO AL U<sup>15</sup>

### Introduction

Il n'est pas facile d'écrire sur Marius Daniel Popescu, et on espère faire comprendre pourquoi lors de cette brève présentation. Tout d'abord, parce que lui-même, il n'écrit pas comme les autres. Certes, littérature ne veut pas dire uniformité, ce serait une absurdité que d'y penser, tandis qu'écrire veut quand même dire se donner à lire selon des modalités particulières, qui vous fassent vous retrouver du côté des autres, vos coreligionnaires, dans le partage de vos singularités. Pour ceux qui ne le connaissent pas encore, quelques lignes pourraient faire l'introduction : ...écrivain roumain d'expression française né à Craiova en 1963, vivant en Suisse (à Lausanne) depuis 1990. Auteur principalement de *La Symphonie du loup* (José Corti, 2007) – Prix Robert Walser 2008, *des Couleurs de l'hirondelle* (José Corti, 2012), Prix de l'Inaperçu 2012, Prix Fédéral de Littérature 2012, et d'un recueil de poèmes primé Rilke, *Arrêts déplacés* (Antipodes, Lausanne, 2004). Main on aimerait en parler différemment, pour ne pas être infidèle à notre perspective sur l'œuvre et l'écrivain. Donc ne vous attendez pas à trouver dans les pages de Marius Daniel Popescu quelque chose qui ressemble à ce que vous avez déjà lu, soit... tous les livres ! Il n'en est pas question. Ne vous fixez pas non plus d'attentes, un horizon, quel qu'il soit, car vous serez certainement pris en défaut. Il n'y a pas une poétique de l'écrire chez lui, mais une rhétorique du sentir ! Et l'écrivain pousse cette rhétorique à un tel point que vous croyez y lire non pas un livre, mais une vie en train de se vivre (malgré les fréquents brouillages temporels dans *La Symphonie...* surtout). Les fils qui s'y tissent, plus ou moins poétiques soient-ils, réalistes, naturalistes, surréalistes, absurdes, pseudo- ou antilittéraires, fondent une trame envoûtante et déstabilisante en même temps, en vous obligeant à réviser votre rapport au texte, au fait littéraire, aux idées et théories forgées à leur sujet le long du temps, et finalement à repenser la littérature ! Pour

---

<sup>15</sup> Université « Al. I. Cuza » de Iasi.

commencer la lecture d'un texte signé Marius Daniel Popescu, il vous faut une disponibilité spéciale, de la patience et de la curiosité, une vivacité bien conformée, une pensée non-conformiste et quelques données encore... Évitez de passer à l'acte en mal-armé !

### Clin d'œil sur l'œuvre

Si le bref mode d'emploi que j'y ai esquissé en guise d'introduction peut suffire, on passe à l'étape suivante, celle du regard jeté sur l'ensemble de l'œuvre. L'en-vers du titre est d'abord égayé sur un argument littéraire fondateur. Car le premier volume qui lui apporte un prix littéraire important (Rilke en occurrence) est un recueil en vers très libres (parfois seulement en lettres ou en lettres et chiffres !), coupés de temps à autre de morceaux de prose, intitulé Arrêts déplacés ! Cela pourrait parler aussi d'une sorte de lauréatisme de l'écriture. L'en-vie nommerait cette particularité bien spéciale de sa manière d'être dans la littérature, ligne fragile où la vie passe la littérature et s'y infiltre partout, matière envahissante devenue style, le vécu au cœur des mots, un secret insoupçonné par d'autres, mais d'approche apparemment si facile ! Un paradoxe parmi d'autres.

Arrêts déplacés surprend (les autres livres le feront à leur tour et chacun à sa façon !) par le titre, par l'inspiration, le matériau utilisé, par l'intention voulue de l'auteur d'extraire les poèmes à l'intérêt du lecteur à force d'intenable banalité ou impossible littéarité, par le jeu de faux-semblants qui vous est nonchalamment proposé, et surtout par l'impression de pari littéraire gagné que l'on éprouvera à la fin. On vous promet la poésie, vous y trouvez... des bus, panneaux et signaux, beaucoup de routes, énormément de mouvement, déplacement, chaos même, hélas, l'outrecuidance parfois... Ne craignez pas ces apparences, laissez-vous prendre au jeu, car la poésie viendra après, comme la paix au bout de l'ébat, ou, si elle ne viendra pas, revenez sur le texte, soyez meilleurs lecteurs, plus patients avec les lignes et le sens, plus exigeants avec vous-mêmes en matière de tendresse et de présence au monde ! La poésie se dérobe, dévoilez-la avec un sourire, elle va s'offrir à vous tel un amour, toute grâce, simplicité et vérité, lorsque vous ne vous attendiez plus. Comme dans plateau asymétrique, où « les paroles dorment sous les gouttes d'eau/ comme des moineaux ; j'ai un continent d'oiseaux dans ma bouche, tous secouant les ailes ». Ou bien comme dans l'art poétique intitulé la vie de n'importe qui a de la place dans un format a4 : « ma vie peut se faire de la place dans une lettre./ dans une lettre de n'importe quel alphabet, dans une/ lettre écrite à la main ou à une machine à écrire ou

en tapant sur les touches d'un ordinateur, ma vie, en un mot,/ deux mots, plusieurs mots,/ quelques lignes d'écriture, de langage, quelques pages, moins d'une page, paragraphe et à la ligne, dans une enveloppe/ pigeon voyageur ma vie est une lettre de n'importe quel mot, [...], ma vie dite à l'encre,/ scannée, photocopiée, multipliée, censurée, annotée,/ la vie de n'importe qui... ». Un monde bizarre et déserté par le cœur d'antan, investi, habité par la présence humaine éternellement sujette à la sensibilité, à l'approche du monde (celui des objets et celui des mots qui ne font qu'un) par les sens - vue, toucher, odorat, ou e à l'affût !

Viendra en 2008 *La Symphonie du loup*, le roman qui lui assigne une place parmi les grands de la littérature, cette « chronique européenne en raccourci » selon Jean-Louis Kuffer, « grand récit alterné, profus et généreux qui brasse plusieurs cultures et les expériences de plusieurs générations, finalement ressaisi dans l'unité d'une langue-geste originale » (idem<sup>16</sup>). Avant de saisir l'unité de ce roman (située non seulement dans la langue-geste dont parle Kuffer, mais aussi dans l'immodération de l'écrivain à rassembler faits, événements, pays, traditions, époques, personnages, voix, etc.), les critiques ont préféré parler de polyphonie. En accord, certes, avec les suggestions du titre ! Selon Simona Modreanu, « la polyphonie s'articule autour de réminiscences – conscientes et involontaires – de l'univers socio-culturel et linguistique du pays de là-bas, transposées dans l'imaginaire culturel et linguistique du pays d'ici <sup>17</sup>» afin de participer à la naissance d'une langue neuve, ce français jadis intouchable coulé dans les moules d'une nouvelle identité - orgueil, liberté et source de vie pour tout véritable écrivain francophone. Une figure de polyphonie parmi les nombreuses ici présentes ! Mais ce roman-geste (veuillez bien excuser la répétition, elle apparaît ici comme inévitable !) s'offre au lecteur selon une richesse inouïe de voies d'accès, qui mèneront à autant de découvertes ! Nous en reparlerons plus tard, dans la partie consacrée aux éléments structurants, thèmes, symboles et figures tutélaires qui s'y rejoignent.

Pour répondre à son projet de trilogie, forgé au temps où s'écrivait *La Symphonie...*, Marius Daniel Popescu vient remplir le deuxième volet par *Les Couleurs de l'hirondelle*. Certains critiques y ont vu des échos du premier roman ; d'autres, une tentative reprise qui a moins abouti, car chaque écrivain

---

<sup>16</sup> Jean-Louis Kuffer, celui qui a eu une importance destinale pour la venue à la littérature de Marius Daniel Popescu, dans le fragment de présentation du roman, l'Ve de couverture, José Corti 2007.

<sup>17</sup> Simona Modreanu, *L'espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine*, Editura Universit ii „Alexandru Ioan Cuza”, Ia i, 2016, p. 359.

a un livre majeur dans sa carrière, et pour le nôtre c'était La Symphonie... – toujours inégalable ! Le second roman fait pendant au premier par plusieurs aspects, parmi lesquels : une figure centrale qui déclenche et fait avancer le récit qui s'ensuit sur une succession de plans contrôlée (si elle l'est) plutôt par la donne du moment de l'écriture, la narration fragmentaire à visibles accents autobiographiques, l'identité éclatée, la place et la force du souvenir en tant que déclencheur de mondes, le sentir comme moyen essentiel et infaillible d'avancer dans la connaissance du réel, une méditation sur le sens et les limites du mot, de la littérature, de la liberté. On est, comme pour la Symphonie, tantôt dans le présent, tantôt dans le passé, tantôt dans le pays de naissance, de la jeunesse sans vieillesse, du parti communiste (nommé invariablement le parti unique), tantôt dans celui du quotidien à vivre dans sa banalité, son règlement sans défaut, imbattable précision. Grâce au quotidien de la vie mûre, mais aussi aux hasards du sentir et du souvenir, se déclenche un autre quotidien, celui du temps jadis, comme un paradis en réalité inexistant, car tout coexiste dans l'univers du pays de naissance, à présent comme du temps de l'enfance, le mal, la souffrance, la pauvreté, la déchéance sous diverses formes, la liberté, les pièges, etc., et au milieu les liens inaltérés et inaltérables, ceux de l'affection, de la famille, de l'amitié, du pouvoir de se retrouver soi-même dans un monde vacillant, uniformisant, exaspérant par répétition ! Et entre la multitude de scènes et personnages qui vous parlent de politique, de jeunesse, d'insouciance, de capacité de sacrifice, d'injustice et de corruption, de drames de toute sorte, puzzle qui ne demande plus à être reconstitué, car le morcellement est son essence, des propos et réflexions sur la langage, la poésie, l'écriture font irruption. Comme dans l'exemple suivant : «Les gènes de la littérature, d'un texte publié, de la poésie ou de la prose, ne sont pas les mots ; les mots représentent seulement l'un des moyens que les êtres humains se sont donnés jusqu'à maintenant pour, à la fois, traduire, exprimer, garder, interpréter, former, développer cet embryon fait de perceptions et qui se trouve être la racine de toutes les formes de langage<sup>18</sup> ». Un livre sur l'incohérence du monde, l'éclatement de la littérature, la dissolution des valeurs et le refus de vivre en absent à sa propre réalité ! ...On n'est pas au courant d'un roman en train de se faire, mais, aux dires (plus anciens) de l'auteur, la trilogie serait à l'attente de sa partie manquante, celle qui redonne au corps son intégrité, sa plénitude.

---

<sup>18</sup> Marius Daniel Popescu, Les Couleurs de l'hirondelle, José Corti, Paris, 2012, p. 64.

## En cherchant quelques poins d'ancrage

Une autre étape dans le bref parcours proposé rassemble les éléments de l'analyse, sans en être - faute de temps - une. On va essayer de voir quelques thèmes, symboles et figures tutélaires de ses romans, parmi lesquels la paternité, le temps, l'espace et la liberté. Dans *La Symphonie*, la paternité se développe sur les variantes fils / père, fils / souvenir du père perdu, père / filles. Le temps connaît aussi quelques variations, l'accent étant mis sur l'enfance comme temps de l'innocence, de l'enracinement, le temps du fils ; vient ensuite le temps du père disparu, en réalité le temps de construction du grand projet romanesque, temps aussi de la mémoire ; il y aurait un troisième, celui du fils devenu père, coïncidant avec le temps du témoignage, du projet de reconstruction identitaire. L'espace est important surtout comme lieu où s'ensource le moi et l'écriture du moi, du passé, des racines. Deux verbes nous ont semblé régir l'ensemble de l'entreprise narrative et scripturale : vivre et valider (au sens de raconter en témoignant). L'auteur lui-même affirme plusieurs fois dans le texte ce besoin vital de valider l'existence dans son authenticité du vécu par la véridicité de l'expression littéraire : « Tu es un des témoins des malheurs du monde, tu as vécu et tu vis pour voir, pour entendre et pour raconter<sup>19</sup> ». C'est un point de ralliement de tous ses textes, l'expression la plus synthétique et profonde de son credo. Au centre du roman se situe, presque obsessionnellement, la liberté. Le symbole du titre (le loup) y renvoie sans conteste. *La Symphonie du loup* est l'aveu le plus intime et convaincant porté sur le besoin de liberté et de dépassement des limites imposées par les régimes politiques, quels qu'ils soient ! Les symboles de la liberté font souvent retour dans le texte, étant de plus en plus chargés en force de suggestion : le loup (puissances de métamorphose, liberté et indépendance) ; le père – qui pour l'enfant incarnait l'idéal de liberté et de devenir ; les marginaux de la société – qui par leur mode de vie échappent aux contraintes (les gitans et Sous-Pont, des gens qui ne se soumettent pas aux lois du système) ; le cheval (il faut absolument lire les pages d'un troublant naturalisme poétique qui relatent sa mise à mort) ; l'arbre – le cerisier de la cour de grand-mère, etc.

Ces symboles, au-delà de leur charge sémantique dominante (l'aspiration à la liberté), se rejoignent dans le tragisme de la disparition, de la mort. Lorsque l'homme qui écrit réussit à revivre toutes ces morts (du père,

---

<sup>19</sup> Marius Daniel Popescu, *La Symphonie du loup*, José Corti, Paris, 2007, p. 155.

du cheval, de Sous-Pont), lorsqu'il accepte l'idée que dans le monde où nous vivons la liberté n'est pas possible, il lui reste le retour à l'univers familial comme expression de la banalité de l'existence, dans lequel le salut est perçu comme nécessaire. Il s'agit pour l'écrivain demeuré capable d'étonnement (comme le disait Guéhenno, cité dans le roman) de sauvegarder le moi, le passé, tout un univers menacé de disparition comme suite à notre propre amnésie, salut réalisable par l'écriture au service du vécu ! Car tout peut, selon Marius Daniel Popescu, et doit être ranimé, revécu, investi du pouvoir d'éternisation par l'œuvre : l'enfance et ses jeux, l'insouciance, l'innocence, le cerisier, la liberté de la flânerie, l'amour de grand-mère, le choc produit dans la vie de l'enfant par la mort du père, ensuite la jeunesse, la vie d'étudiant, le premier amour, la vie quotidienne en Roumanie sous le communisme, avec le froid, les humiliations de toute sorte, les interminables files d'attente, etc., véritable chronique d'un temps, histoire-miroir d'un temps où des générations entières se reconnaissent et se retrouvent, quête aidant à une véritable reconstruction identitaire !

### Conclusions

Les livres de Marius Daniel Popescu ont surpris par l'inattendu qu'ils apportent à la francophonie en train d'écrire son extrême contemporain. C'est peut-être cette note d'inouï avant toute chose qui leur a valu - dès leur apparition - des prix qui ont signé leur droit à un lectorat de plus en plus avide de nouveauté, de curiosités et donc de fraîcheur. N'oublions pas que la part de cet inattendu fait écho à l'exigence de liberté que pratique l'homme dans sa vie, toutes données mêlées ! Ce n'est pas sans rapport avec sa capacité de rester dans l'étonnement et à le produire, bien évidemment !

Un autre aspect qui frappe d'emblée c'est cette superposition/coïncidence parfaite vie – écriture. En le lisant, on peut se poser des questions telles : écrit-il une vie ou vit-il dans un roman perpétuel, en mal de s'écrire, puisqu'en mal de s'achever ? Ce ne sont pas des questions à valider par des réponses, mais à formuler pour rester dans l'esprit d'ouverture et d'étonnement que ces écrits inspirent, instillent au lecteur ! Une série importante des discussions nées autour de l'œuvre de Marius Daniel Popescu intègre la langue, le mot et ses virtualités et limites, l'écriture, son sens, sa gratuité, ce par quoi il ne peut plus fuir une condition d'ailleurs assumée avec fierté, malgré la tendance à s'en désister, comme dans la formule devenue

célèbre des « mots qui ne devraient pas exister <sup>20</sup> ». Et pourtant, quel flux de paroles chez notre écrivain, à même de répercuter la démultiplication des sensations au contact de ce monde si réel, et qui appelle un retour de sensibilité, un plus d'ouverture de la part de nous tous !

On pourrait aussi souligner (ou renforcer) pour conclure la coïncidence entre la manière d'être de l'individu dans sa vie de tous les jours et celle de l'écrivain dans ses livres : un rebelle, un individu inadéquat à la société où il vit - romantique attardé (comme si l'inadéquation au monde avait un temps !), envoûtant et accablant en même temps, esprit convivial et généreux, qui apparaît inopinément et que l'on a du mal à trouver quand on le cherche, très ancré dans le quotidien et cependant retranché du monde, conteur parmi les derniers de sa race, un dé-centré incorrigible de son état !

## Bibliographie

### Corpus :

Popescu, Marius-Daniel, Arrêts déplacés, Ed. Antipodes, Lausanne, 2004.  
Popescu, Marius-Daniel, La Symphonie du loup, Ed. José Corti, Paris, 2007.  
Popescu, Marius-Daniel, Les Couleurs de l'hirondelle, Ed. José Corti, Paris, 2012.

### Références critiques :

Bainbrigge, Susan, Charnley, Joy, Verdier, Caroline (éd.), Identité et altérité dans les espaces francophones européens, Peter Lang, 2010.  
Folcu, Liliana (dir.), Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne, Junimea, Iași, 2011.  
Modreanu, Simona (dir.), L'espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine, Ed. Univ. « Al. I. Cuza », Iași, 2016.  
Rinner, Fridrun, Identité en métamorphose dans l'écriture contemporaine, PUP Aix-en-Provence, 2006.

---

<sup>20</sup> Assertion qui revient dans des interviews, entretiens et dans diverses séquences de la Symphonie... ; voir par exemple p. 167-168.